Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 30 (1993)
Heft: 1115

Rubrik: En bref

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTE DE LECTURE

Ton roman d'enfance et du cigare

Traduit par l'infatigable Gilbert Musy, voici *Brenner*, le dernier livre d'Hermann Burger. Est-ce un roman comme l'annonce la page de titre ? Sans doute Burger ne respecte-t-il pas le «pacte autobiographique». Il modifie les noms des lieux de son enfance et les patronymes, à commencer par le sien. «Je m'appelle Hermann Arbogast Brenner.» Et ce Brenner n'apparaît nulle part comme l'écrivain qui a signé *Diabelli* et *Blankenburg* — en revanche, il évoque des séjours familiaux à Soglio et son goût précoce pour la prestidigitation, ce qui renvoie à *Diabelli*. Et que dire des masques ? Je connais trop mal ce milieu alémanique pour pouvoir identifier l'écrivain «Bert May», la poétesse «Irlande von Elbstein-Bruyère» ou le compositeur «Edmond de Mog». En revanche, Brunsleben où le héros réside et écrit, c'est le château de Brunegg. Et Jérôme de Castelmur-Bondo, le châtelain dont Brenner est «l'homme de compagnie», c'est Rodolphe de Salis. Pour tout dire, j'ai lu *Brenner* moins comme une fiction inspirée par la réalité que comme une autobiographie à peine déguisée.

L'enfance et le cigare... Parce que j'appartiens à la confrérie peu honorable des fumeurs de cigarette et de pipe, il ne m'a pas été possible de partager pleinement, malgré son éloquence et son lyrisme, la ferveur de Brenner dans son éloge du cigare. Et pourtant Brenner dit admirablement à quel point la culture du tabac, le traitement des feuilles et leur conservation, la fabrication des cigares (chaque fabricant a ses secrets), le stockage, sont un art beaucoup plus qu'une industrie. Chez le fumeur, l'attention aux nuances de brun, aux saveurs, à la couleur de la cendre, à la bague ou aux emballages, et l'importance du choix (quel cigare dans quelle situation ?), les égards qui lui sont dus et le rituel à respecter, témoignent d'un savoir raffiné. Il y a une haute culture du cigare, mais pas de la cigarette.

Quant à savoir si le cigare est un aphrodisiaque et si les femmes apprécient que leur partenaire, après l'amour, allume un havane, je laisse à l'inconditionnel Brenner la responsabilité de ces assertions.

«Je fume mon enfance jusqu'au bout.» J'ai partagé sans réserve le bonheur de Brenner à rappeler ses souvenirs: le milieu familial (Brenner évoque avec tendresse son père, sa mère, ses grands-parents), la petite enfance (premiers bonheurs, premiers malheurs), les séjours à Soglio... Rien de particulièrement dramatique dans ce passé (si ce n'est un bref séjour dans un home d'enfants). Ce qui touche et retient, c'est la qualité des évocations: paysages argoviens, maisons de famille, le chemin de fer local, les menues activités de chacun dans la famille. Ceux qui ont en mémoire les somptueux débordements de *Diabelli* et de *Blankenburg* (le développement «logique» d'une situation impossible, les inventions langagières) trouveront ici un autre Burger, moins soucieux d'inventer contre la mort un monde inouï que de rendre pleine justice à celui où il a vécu. *«C'est ce qui est local* [...] *qui fait la vraie poésie.»*

O maisonnettes de tous les saints en pleine campagne, ô croix des païens et du choléra, pierres d'assassins, fourrés, culpabilité, ô ex-voto et stigmates, madones et fûts-des-frères, hêtres-des-mères et socles du Sauveur, croix de campagne, croix au bord du chemin, il faut ces accents posés pas les sculpteurs pour pouvoir éprouver le paysage; la mélancolie, c'est l'isolement solitaire de ces traverses INRI, et de très loin j'entends le murmure de la procession de l'Ascension dans le vallon de Seblen au-dessus du pâturage communal de Menzenmang.

J'ai aimé ce livre et éprouvé avec émotion la nécessité qui l'a dicté. Comment oublier que Burger s'est suicidé quelques jours après la parution de *Brenner* chez Suhrkamp. La difficulté de vivre de Brenner-Burger, dépressif cyclique, est rappelée à plusieurs reprises dans son récit, tout comme les effets catastrophiques de son état: sa femme l'a quitté en emmenant leurs deux garçons.

Si l'on en croit *Brenner*, Burger a interrompu une thérapie analytique le jour où il a décidé de *«coucher sur le papier son enfance»*. Décision typique d'un écrivain: faire quelque chose de ce que la vie a fait de lui. Raconter son enfance et sa famille, c'était les sauver. De façon plus pathétique, c'était *«signifier au lecteur bienveillant que, l'espace d'un bref bonheur titubant, nous aussi avons pu être un citoyen de cette terre»*. Et il semble bien que cette entreprise d'écriture ait été, dans son mal-être, un heureux répit. Ensuite, plutôt que de *«payer des mois durant, une nouvelle fois, le fait que je me sois bien porté pendant quelques semaines vite évanouies»*, Brenner-Burger préféra *«franchir seul la frontière sans* Zungenschilling, *sans passeport»*. (Le *Zungenschilling*, c'est l'obole au passeur qu'on mettait dans la bouche du mort).

Jean-Luc Seylaz

Hermann Burger, *Brenner*, traduit de l'allemand par Gilbert Musy, Paris, Fayard, 1993.

EN BREF

De nouveaux drapeaux flottent sur les ambassades accréditées à Berne. Au 99 de la Thunstrasse, l'Ambassade de Slovaquie a pris possession des locaux occupés par la section commerciale de l'Ambassade tchécoslovaque. Quelques lettres recouvertes de papier collant ont permis l'utilisation provisoire de l'ancienne plaque tout en précisant le nom du nouveau locataire.

Le Valais se prépare à plébisciter, lors des prochaines élections, le régime démocrate-chrétien et son sens de la collaboration avec les minorités politiques. Dans le *Peuple valaisan*, hebdomadaire socialiste, Gaston Dussex rappelle la première élection de Peter Bodenmann comme municipal à Brigue. Il était âgé de vingt-six ans. On lui accorda la commission du cimetière.

Le Kunsthaus de Langenthal expose des photographies des années trente et quarante sous le titre *Harte Zeiten* (des temps difficiles). La presse a rappelé le reportage de la *National Zeitung* sur les conditions de travail, en 1943, à Eriswil. Les PTT avaient refusé de diffuser le journal dans la localité. Peu de temps après l'affaire, les salaires horaires contestés passaient de 10 centimes à 1 franc. Les bénéficiaires étaient des femmes qui tricotaient à domicile pour un fabricant.